

# Dufour et les Etudes

Olivier Reverdin nous nuance un peu les propos de Dufour quand il dit "... *Sans y apprendre grand-chose, excepté la vie républicaine...*" : « En fait, il y a appris d'avantage qu'il ne veut bien le dire. La latin tout d'abord, dont il a repris seul l'étude par la suite. Dans son testament, daté du 1<sup>er</sup> juin 1874, on lit qu'il lègue à son beau-frère Mabile *"le petit Horace latin qui m'a servi pendant la guerre du Sonderbund."* preuve qu'il lisait le latin à livre ouvert. La clarté de son style français doit aussi quelque chose à ses maîtres genevois. »

Il nous confie aussi les centres d'intérêts de Dufour, à sa période adolescente :

« Il collectionnait les papillons et d'autres insectes ; il se passionnait, ce qui est un trait de caractère bien genevois, pour l'histoire naturelle au point d'aller herboriser dans les montagnes d'alentour avec Henri-Albert Gosse (qui devait fonder une dizaine d'années plus tard la Société helvétique des sciences naturelles) ; il rentrait les poches pleines d'échantillons minéraux. Sa curiosité en éveil, il excellait à donner des leçons à ses camarades en difficulté, mais il hésitait sur son avenir. »

La famille Dufour est éprouvée dans sa situation de fortune. Pour supporter financièrement les siens, Dufour se doit de rechercher une carrière plus sérieuse que le dessin, et cette carrière, comme le raconte Edouard Sayous en 1884 dans sa notice biographique *Le Général G.-H. Dufour*, "a faillit être celle de chirurgie. Guillaume-Henri travailla pendant une année entière à l'hôpital militaire, où il associait à la pratique des pansements la vue des opérations et l'étude de l'anatomie. Il suivait aussi les cours de botanique donné en plein air par Henri-Albert Gosse, et il arrivait à comprendre, après le collège, l'utilité du latin. Son année de chirurgie lui rendit peut-être un plus grand service encore, et dont bien d'autres ont profité indirectement : la vue des désordres cruels et persistants produits par les blessures frappa la générosité de ce jeune garçon, et lui inspira cette horreur des maux de la guerre, beaucoup plus conciliable que l'on ne croit avec la passion du métier armes, et qui le prédisposa à diriger un jour le Congrès fondateur de l'œuvre internationale des blessés.

Pour le moment c'était un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, de moyenne taille, mais d'une vigueur sèche et nerveuse qui se développait chaque jour et lui faisait rechercher la fatigue. "

Mais pour le reste, laissons à Dufour lui-même le soin de raconter ses souvenirs des dernières années de scolarité qu'il a soigneusement mise en note pour ses enfants, lorsqu'il avait 75 ans :

*"Me voilà hors du collège, j'ai communié, je suis un homme, ou je me crois tel ; aussi mes pensées deviennent plus sérieuses ; sentant le besoin de l'étude, je m'y livre avec plus d'ardeur et de persévérance. Entré dans l'auditoire de belles-lettres, j'y fis quelques progrès dans les langues mortes ; mais, effrayé des examens de la fin de l'année, je renonçai à ma qualité d'étudiant régulier pour entrer comme simple auditeur, ou externe, dans l'auditoire de philosophie. Les matières qu'on y traitait m'allèrent mieux que les langues et la littérature anciennes ; la physique surtout, agréablement enseignée par M. le professeur M.-A. Pictet, avait pour moi de l'attrait.*

*Ce fut à ce moment que, par une circonstance fortuite, j'appris qu'il y avait à Paris une Ecole appelée Polytechnique, où l'on formait des élèves pour les divers services publics, militaires et civils ; génie, artillerie, ponts et chaussées, géographes, constructeurs de vaisseaux, etc. Elle était alors gratuite, et les aspirants étaient dispensés de la conscription. Je pris subitement la résolution d'y entrer et de renoncer à la chirurgie qui, de ce moment, me sembla contraire à mes inclinations...*

*Mon père se moqua d'abord de moi, ne comprenant pas qu'une pareille idée eût pu m'aborder quand je n'avais pas encore réussi à apprendre les quatre règles de l'arithmétique, et qu'à ma grande honte je ne savais pas mon livret, bien que mes dix-huit ans fussent sonnés. Je persistai néanmoins et j'insistai. Mon père se rendit quand il vit que je parlais très sérieusement. Il me donna un maître de mathématiques. J'avais, comme on dit, si bien trouvé ma veine, qu'en quelques leçons je me rendis familières ces règles qui, à la manière ordinaire de les enseigner, m'avaient paru la mer à boire. C'est que maintenant je les comprenais. Seulement, je ne savais pas mon livret et,*

*pendant longtemps encore, il fallut me servir d'une petite table de Pythagore que je tenais dans le creux de ma main quand je devais opérer.*

*Mes progrès en mathématiques furent tels en peu de temps que je donnai des leçons de répétition à tous mes camarades. Et cela était bien nécessaire, car le professeur de cette branche à l'Académie de Genève (l'Université, aujourd'hui) tout habile et réputé qu'il fût, n'avait aucun talent d'enseignement.*

*Ce ne fut pas seulement en saisissant avec une grande facilité ce que mon maître particulier de mathématiques m'enseignait que je me fis une certaine réputation, mais encore en donnant des démonstrations nouvelles, en résolvant des problèmes difficiles. J'ai encore dans mes cartons certaines constructions qui prouvent combien mon goût était prononcé pour ce genre de combinaisons. Je me rappelle avec quel ravissement j'appris qu'une équation algébrique pouvait, moyennant certaines conventions, représenter une ligne droite ou courbe suivant son degré, et comment la combinaison de plusieurs équations revenait à une construction géométrique. C'est peut-être, de tout ce que j'ai appris, ce qui m'a le plus enthousiasmé. Je compris de suite tout le parti qu'on pouvait tirer de l'application de l'algèbre à la géométrie.*

*Cependant, cette étude ne m'absorbait pas au point de me faire abandonner tout exercice. Au contraire, ce fut le moment de ma plus grande ferveur pour le jeu de l'arc et les courses de montagnes. Je me baignais tous les jours et devins assez fort nageur pour traverser le lac, de la côte de Coligny à Seicheron. Si les eaux étaient agitées, j'aimais à braver les vagues dans un bateau. Le marin au milieu de la tempête était mon idéal. J'aimais à recevoir la pluie, à faire une course de nuit, à coucher tout habillé sur le plancher, etc...*

*Les constructions navales me séduisaient beaucoup. J'avais fait, de toutes pièces, un petit navire, objet de l'admiration de mes amis..."*